

Jean Bergès, *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*

Ramonville Saint-Agne, Érès, 2005, 392 pages

Josette Zoueïn

DANS CHE VUOI ? 2007/1 (N° 27), PAGES 233 À 239

ÉDITIONS L'HARMATTAN

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296035577

DOI 10.3917/chev.027.0233

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2007-1-page-233.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jean Bergès¹

Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse

Ramonville Saint-Agne, Èrès, 2005, 392 pages

Josette Zoueïn

Afin de saisir le lien entre le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse, il s'agit de s'entendre dès le départ avec l'auteur au sujet de cette énigme borroméenne nouant l'énergétique et la cybernétique à l'humain : « L'homme est une usine à fabriquer de façon inépuisable du signifiant, et l'organique est sans doute la machine la plus rentable de l'usine » (p. 27). Énigme persistante, n'était la référence majeure à Freud, pour qui la fonction « plonge dans la structure de l'organique » et la pulsion « s'enracine dans le biologique ». Il s'agit, d'autre part, de réinterroger ce que les tenants de la psychologie génétique et de l'évolution neuropsychologique considèrent comme fondamental, à savoir *le passage de la fonction au fonctionnement* : ne serait-ce que dans le cas du feedback – où ce n'est jamais à la même place de la fonction que revient la réponse du fonctionnement – pour commencer à résoudre l'énigme, s'apercevoir que l'organique fabrique des signifiants par le fonctionnement de ses fonctions. En troisième lieu, de comprendre l'amenuisement des possibilités synaptiques et de leur nombre, rapidement et dès les premières semaines. Est-ce l'effet d'un non-fonctionnement tel que le pose la neurobiologie ? Ou bien l'effet de la *répression* de l'organique sur le fonctionnement d'éventuelles fonctions ? Écho d'un au-delà du principe du plaisir où l'auteur invoque « L'organique, c'est l'inconscient », un dire de Charles Melman qui préface l'ouvrage².

L'auteur souhaite-t-il introduire une temporalité inconsciente au sein des désordres organiques ? Ou tenait-il le corps réel pour une métaphore des phénomènes inconscients ? Partant d'une expérience aussi riche qu'approfondie, nous voilà dans cet ouvrage face à un

sujet dont le corps se trouve handicapé par la méconnaissance, habité du refoulement de sa fonction, produisant du signifiant. Comment lui trouver l'interprète approprié pour mener à bien son existence ? Une mère en somme, qui saura prolonger la fonction, être capable de se laisser déborder par le fonctionnement de son enfant ou le sien propre, permettre dans le même temps de produire de l'objet partiel : indispensable à l'élaboration symbolique, discontinuité nécessaire entre l'image du corps et ses besoins.

Pédiatre, puis, par défaut d'intérêt, tourné vers la neuropsychiatrie, J. Bergès est amené parmi les premiers à observer les effets des neuroleptiques sur les patients. Dans le service de neurochirurgie de l'hôpital Sainte-Anne, dans la filiation d'Ajuriagerra auquel il succèdera, mais en tenant compte du langage, les consultations d'enfants interrogent le psychanalyste qu'il est devenu sur les fonctions psychomotrices. Quatorze ans passés auprès d'enfants prématurés lui font entrevoir l'importance des notions d'organisation temporelle, spatiale et cinétique. C'est la question du regard qui va le plus l'intéresser et le stade du miroir devenir vecteur inépuisable de découvertes.

Les désordres psychomoteurs, les handicaps, les troubles de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture constituent une toile à laquelle la théorie de Freud et de Lacan offre une charpente théorique mais pas seulement. Jean Bergès puise de manière originale aux théories de ses prédécesseurs : transfert de connaissance se faisant transfert de travail permanent, la modestie à l'ouvrage. Nulle gêne à marier Freud et Wallon, Buytendijk et l'hystérique, Piaget et Rorschach, Lézine et Lacan... « Un homme plus dans les questions que dans les certitudes », écrit en avant-propos Marika Bergès-Bounès qui a rassemblé tout ce qui a été écrit ou dit par son mari. L'ouvrage, qui rassemble articles, conférences, fragments de séminaire, textes publiés ou pas, témoigne de l'intérêt de l'auteur autour du corps. Interrogation permanente où le geste du théoricien et du psychanalyste donne accès à une clinique qui « dérange ». En ces temps où le prétendu scientifique tend à prévaloir, une autre logique déplace les frontières du corps. Le concept de jouissance remet le sujet neurologique aux rails de sa vérité et pourvoit au trajet nerveux sa fibre inconsciente. Un « sujet-supposé-jour » ferait-il signe, le psychanalyste travaillant là où le neurologue ne rêve pas... ?

Invariants psychanalytiques sur matrice bergésienne – l'ouvrage est composé de quatre parties dont chacune introduit à l'œuvre du maître, du collègue, de l'ami ou du novateur que représentait Jean Bergès ; quatuor rendant implicitement hommage à la notion de rythme qui lui était si chère. Partition dont on n'aimerait perdre aucune note.

« Le corps » avec une introduction de Claire Meljac, une disciple, reprend un fragment du séminaire de Sainte-Anne de 1990, 1991 et 1992. Jean Bergès y développe la notion d'axe corporel, empruntée à H. Wallon, qui accorde le rythme biologique au rythme extérieur, et ses perturbations chez les prématurés. Et il ne s'arrête pas au signe, il traduit, il *signifie* le syndrome lui-même, il le traduit à l'intérieur même du développement. Il va jusqu'à écrire « la notion d'axe corporel résiste en quelque sorte à la maturation et aux aléas de la pathologie neurologique ». Axe symbolique, axe corporel, comme si le mot *axe* résistait en tant que tel, faisant se rejoindre fonction organique et signifiante. D'où cette hypothèse d'une perturbation future des fonctions logicomathématiques chez les anciens prématurés, ou chez les enfants ayant subi de longues immobilisations pendant les premières semaines de leur vie. Mémoire de corps, mémoire d'un temps sans moyens de l'inscrire ; l'enfance du symptôme neurologique éclaire, avec le temps, le symptôme de l'enfant. Jean Bergès est-il en train de dessiner sous nos yeux un « Autre corporel » (c'est nous qui soulignons), à des moments temporels et structurels différents qui viennent se rejoindre dans une *syndromatologie* (p. 81) ?

Est interrogée de même la place de la mère et sa capacité à contenir l'enfant et ses troubles. On en trouve l'illustration dans son article princeps, « les enfants hyperkinétiques » (p. 85-99), dont l'actualité est à l'ordre du jour, ce que la thérapie par administration de Ritaline est à l'ordre médical. La manière d'accueillir ces enfants perturbés, « corps qui fait discours par son acte », de leur prêter attention, de signifier leurs gestes et leurs mouvements au regard d'un autre, lui fait découvrir qu'ils ne cessent de bouger, de casser, de cogner aux objets, de fuir dans un mouvement sans fin nulle autre chose que la mort ! Surtout ne pas croire qu'une relaxation à leur endroit conférerait maîtrise ou contrôle, qu'ils soient agités ou inhibés. Par la scansion du thérapeute, la relaxation crée des limites à un corps qui ne s'en est pas encore constitué ! Et notre comportementalisme langagier de prendre un coup de vérité à chaque ligne avec un auteur toujours si proche de l'effet signifiant.

Dans « la mère n'est pas qu'une belle âme ». Gabriel Balbo³ appuie sur l'important « coup de force » symbolique de Bergès : celui de concevoir comme réelle une mère figurée dans le discours analytique comme originairement « manquée » et travestie d'imgo, ce qui faisait d'elle la psychanalyste de ses propres enfants ; l'arracher à ce guêpier incestueux, et rendre enfin possible la psychanalyse de l'enfant. On comprend la convocation de cette mère à ce lieu inépuisable des textes fondateurs de Freud, l'*Entwurf* et la *Verneinung*, et du séminaire sur l'*Éthique* de Lacan.

Parce qu'il y a de la difficulté et de l'incompétence de l'*infans* à transformer la Chose en objet, dans ce qu'il est prévu qu'elle doit savoir, « la négation est le début d'un entraînement symbolique là où l'appel, toujours "deviné" comme incestueux, doit être donc démenti avant qu'il y soit répondu » (p. 152). (À se demander si Freud, qui va reprendre cette question du « transfert à deviner », ne l'imprime pas déjà en touche dans l'*Esquisse* qu'il est en train d'ébaucher, après sa rencontre avec Fliess.) La lecture seconde de l'*Esquisse* par Lacan vient répondre à l'élaboration du travail de Bergès : « C'est parce que l'objet n'y est pas que la représentation entre en jeu. C'est en tant que l'état de la chose est désiré qu'il n'y a pas d'objet, et parce qu'il est désiré que je le cherche » (p. 194). La dépression de l'*infans* empruntée à la théorie de M. Klein se voit reconstruite à l'aide de la phase du miroir, entendu davantage dans l'ordre du deuil d'un Autre qui ne répond, que de la séparation. De cette mère qui tient lieu pendant un temps des fonctions vitales, « entre savoir et fonction, où situer la jouissance » (p. 153) ? Désir de cette mère que l'on ne cesse d'interroger, énigmatique, attirante ou menaçante, au sourire de Joconde⁴ quelquefois ; un Autre devenu « sans bande-son », d'une contemporanéité plus médiatique que de médiation.

Ce n'est plus d'une relation « mère-enfant » qu'il s'agit de rendre compte, mais d'une odyssée, de la genèse de l'humaine structure, qui peut à tout moment chavirer si manque le tiers inclus, mais racontée du côté de la mère *et* du côté de l'enfant : où le jeu des pulsions de vie et de mort constitue les flots nécessaires à l'avancement, et le corps, agent et moteur de la représentation.

Le « Primat du symbolique chez l'enfant », avec une introduction de Cl. Landman, nous donne à entendre un psychanalyste qui se laisse surprendre sans cesse par des écarts infimes, insoupçonnés, et changeant par-là même sa perception des objets ; tels que voix, regard, ou le miroir, leur donnant à chaque élaboration une lumière qui diverge de celle admise ou ressassée. Que cherche l'enfant dans le miroir ? Besoin ou demande ? Demande de la mère ou du miroir ? (p. 250). La notion d'« excès d'image », élaborée avec G. Balbo, nous rend attentifs à ces jubilations, ces mouvements désordonnés que l'enfant produit, considérés comme non-spéculaires, et qui peuvent à un moment s'introduire dans l'image dans le cas d'autisme ou de jumeau, et devenir spéculaires. La mère qui ne se laisse pas déborder par le fonctionnement de son enfant ne raterait-elle pas le passage du besoin à la demande ? Les psychanalystes chercheurs supposent ainsi des conditions qui viennent répondre à leurs observations cliniques et les réinventer.

Et lorsque l'auteur nous parle de la supposition théorique ou de la clinique de l'hypothèse, c'est pour revenir une fois encore sur la

Verneinung dont il dit qu'elle a la même fonction : l'effet d'une *Aufhebung*, d'une levée du refoulement, manière de laisser passer subrepticement le refoulé. Cette supposition, comme fonction d'anticipation, est aussi indispensable à l'analyste qu'à la mère qui la suppose à son enfant. L'hypothétique se fraie par le symbolique, à travers la méconnaissance, au savoir inconscient, ce qui est le contraire d'un comportementalisme dont la suggestion vient forcer une vérité que le sujet ne peut pas dire : « Je vous propose d'admettre un instant que la clinique de l'hypothèse est précisément là pour permettre une amplification, le potentiomètre monte : je n'entendais pas grand-chose et tout d'un coup, je me mets à entendre clairement » (p. 257) On comprend la compétence de l'analyste non seulement à rêver mais aussi à faire des hypothèses. Pour Bergès, l'hypothétique est à enseigner dans la psychanalyse. Ce n'est pas parce que le psychanalyste sait, c'est parce qu'il fait crédit à l'analysant de pouvoir utiliser le symbolique pour comprendre qu'il permet l'analyse. Il n'y a pas non plus à différencier la psychanalyse de l'enfant, de l'adulte et de l'adolescent ; à l'analyste de reconnaître les aléas de son propre transfert devant l'enfant.

J. Bergès, qui s'est particulièrement intéressé à l'adolescence, nous transmet en fin de partie l'importance de la mise en acte de la communication humaine, vu la difficulté de l'énonciation et le silence qui caractérisent cette période. Silence du reste qui tient à un secret, celui qui porte sur la fonction paternelle. Et la position de l'analyste doit se garder du leurre du maître, qui est la règle d'or du silence, et restituer à l'adolescent un discours sans parole.

Dans cette quatrième partie, intitulée « Savoir et connaissance », Évelyne Lenoble, qui succède à J. Bergès à l'unité de biopsychopathologie de l'enfant et de l'adolescent à Sainte-Anne dont Bergès avait la direction pendant trente-cinq ans, invite le lecteur à cette rencontre de la vérité du Savoir sur le chemin de la Connaissance, le corps faisant support des éprouvés, articulations et embarras du sujet. Les organes convoqués, et partant les fonctions interrogées de par leur fonctionnement, vont donner à voir des moments de césure, de discrimination, de coupure, tout ce qui va octroyer rythme et organisation. L'engagement corporel dans l'acte de lire, d'écrire et d'apprendre nous donne à voir un corps habité par les mouvements inconscients.

Le concept de *Verneinung* réapparaît dans la négation grammaticale. N'existait-elle pas déjà dans ce que Freud, dans sa correspondance avec Fliess, désignait comme névrose de défense dans sa nosographie initiale de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa ? J. Bergès tient plus que tout à cette temporalité de la théorie, à cette histoire qui fait structure parce qu'elle fait coupure : il

trouve ainsi une signification à l'entrée de l'enfant dans le langage comme à l'entrée au Cours préparatoire. Tel le bébé, qui se rend compte que sa fonction respiratoire se déclenche par le fait qu'elle ne fonctionne pas, qui entre dans l'air, est obligé de respirer ; le bébé qui entre dans la parole, lui, est forcé de parler. La parole « force » le bruit organique : ce que nous démontrent d'ailleurs les prématurés⁵. Cette parole impose des rythmes, des flexions, des désinences, des accords. On saisit pourquoi dans la phase de « désobéissance de la mère, c'est le début de la faille dans la fonction maternelle qui va permettre le fonctionnement de l'enfant » (p. 315) et qui va permettre le glissement possible d'un fonctionnement du corps pris dans la parole à un fonctionnement du corps pris dans un langage écrit.

Il s'agira toujours de *Verneinung* pour ce qu'il en est des enfants surdoués. C'est à la fois sur la négation de la réponse et la dénégation de ce que les parents savent malgré tout que se constitue l'essentiel des théories sexuelles infantiles, que va se former l'hypothèse, c'est-à-dire le pousse-à-penser chez l'enfant. Et c'est à travers la qualité particulière de ce en quoi cette *Verneinung* va ou ne va pas aboutir, que le pensé, dégagé d'une partie du retour possible du refoulé, va pouvoir prendre dès lors son essor (p. 392). J. Bergès nous rappelle qu'il y a un sujet de la connaissance, mais aussi « qu'il y a du savoir sans sujet, un savoir que je ne sais pas, et que le sujet supposé, lui, savoir, le maître, l'analyste, le père, le frère aîné, celui que je vais voir parce que je ne sais pas, il sait » (p. 341).

Le corps dans la neurologie et la psychanalyse est un ouvrage captivant. « Ce n'est pas la découverte d'un hiéroglyphe dans le sable que va opérer l'analyse, mais c'est dans la mesure où l'interprétation vient restituer la continuité de la chaîne. Exactement comme Freud disait que la guérison était au prix de la continuité de l'anamnèse » (p. 326) Cette interprétation, Bergès nous l'a restituée entre théorie et clinique où il ne faisait pas de distinction. Il s'agit de poursuivre.

¹Disparu en 2004, Jean Bergès était pédopsychiatre, ancien chef de clinique, responsable de l'unité de biopsychopathologie de l'enfant de l'hôpital Sainte-Anne, et psychanalyste à l'Association lacanienne internationale. Le séminaire qu'il a tenu à Sainte-Anne entre 1996 et 2004 portait le titre de l'ouvrage.

²Un psychanalyste (ou un topologue) sortirait-il indemne d'une si géniale intuition avant de sinthomatiser ses dires ?

³Balbo (G.) et Bergès (J.), *L'enfant et la psychanalyse*, Paris, Masson, 1994 ; *Jeu des places de la mère et de l'enfant ; essai sur le transitivisme*, Toulouse, Érès, 1998 ; *Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant*, Toulouse, Érès, 2001 ; *Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2004. C'est avec G. Balbo que J. Bergès a tenu séminaire à l'hôpital Sainte-Anne entre 1996 et 2004, ainsi qu'à l'Association lacanienne internationale

⁴Mathelin (C.), *Le sourire de la Joconde, Clinique psychanalytique avec les bébés prématurés*, Paris, Denoël, 1998.

⁵Les prématurés démontrent-ils l'inconscient là comme le refoulement le démontre ? Question qui fait référence à un ouvrage de G. Pommier en écho à celui de J. Bergès, *Quand les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2004.